LETTRE APOSTOLIQUE

TOTUM AMORIS EST

DU SAINT-PÈRE
FRANÇOIS

POUR LE 4ème CENTENAIRE DE LA MORT
DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

« Tout est à l'amour ». [1] Dans ses paroles nous pouvons recueillir l'héritage spirituel laissé par saint François de Sales qui est mort à Lyon le 28 décembre 1622. Prince-évêque « en exil » de Genève depuis une vingtaine d'années, il avait un peu plus de cinquante ans. Il était arrivé à Lyon après sa dernière mission diplomatique, le Duc de Savoie lui ayant demandé d'accompagner le Cardinal Maurice de Savoie en Avignon. Ensemble, ils avaient rendu hommage au jeune Roi Louis XIII, sur son chemin de retour vers Paris par la vallée du Rhône après une campagne militaire victorieuse dans le Sud de la France. Fatigué et en mauvaise santé, François s'était mis en route par pur esprit de service. « S'il n'était pas très utile à leur service que je fasse ce voyage, j'aurais certainement beaucoup de bonnes et solides raisons pour m'en dispenser ; mais s'il s'agit de leur service, mort ou vivant, je ne me retirerai pas, mais j'irai ou je me ferai traîner ». [2] C'était son tempérament. À Lyon, il logea au monastère des Visitandines, dans la maison du jardinier afin de ne pas trop déranger et pour être en même temps plus libre de rencontrer ceux qui le désiraient.

Désormais peu impressionné par les « faibles grandeurs de la cour » [3], il avait passé ses derniers jours à exercer son ministère de pasteur dans une succession de rendez-vous : confessions, conversations, conférences, prédications ainsi que les incontournables ultimes lettres d'amitié spirituelle. La raison profonde de ce style de vie remplie de Dieu lui était devenue de plus en plus claire au fil du temps, et il l'avait formulée de manière simple et précise dans son célèbre *Traité de l'amour de Dieu* : « Sitôt que l'homme pense un peu attentivement à la Divinité, il sent

une certaine douce émotion du cœur, qui témoigne que Dieu est Dieu du cœur humain ». [4] Voilà la synthèse de sa pensée. L'expérience de Dieu est une évidence pour le cœur humain. Il ne s'agit pas d'une construction mentale mais d'une reconnaissance, pleine d'émerveillement et de gratitude, qui fait suite à la manifestation de Dieu. C'est dans le cœur et par le cœur que s'accomplit ce processus d'unification subtil et intense en vertu duquel l'homme reconnaît Dieu et, en même temps, se reconnaît lui-même, reconnaît son origine, sa profondeur et son accomplissement dans l'appel à l'amour. Il découvre que la foi n'est pas un mouvement aveugle, mais avant tout une attitude du cœur. Par elle, l'homme s'en remet à une vérité qui apparaît à sa conscience comme une "douce émotion", capable de susciter en retour un bon vouloir auquel nul ne saurait renoncer pour toute réalité créée, comme il aimait à le dire.

A cette lumière, on comprend que, pour saint François de Sales, il n'y avait pas de meilleur lieu pour trouver Dieu, et pour aider à le chercher, que le cœur de chaque homme et de chaque femme de son temps. Il l'avait appris en s'observant lui-même attentivement dès son plus jeune âge, et en scrutant le cœur humain.

Lors de sa dernière rencontre de ces jours-là, à Lyon avec ses Visitandines, dans le climat intime d'un quotidien habité par Dieu, il leur avait laissé cette expression par laquelle il aurait voulu que sa mémoire soit plus tard fixée en elles : « J'ai tout résumé dans ces deux mots quand je vous ai dit de ne rien refuser ni désirer ; je n'ai plus rien à vous dire ». [5] Il ne s'agissait cependant pas d'un exercice de pur volontarisme, « une volonté sans humilité », [6] de cette tentation subtile sur le chemin de la sainteté qui confond celle-ci avec la justification par ses propres forces, avec l'adoration de la volonté humaine et de sa propre capacité, « qui aboutit à une autosatisfaction égocentrique et élitiste dépourvue de véritable amour ». [7] Il ne s'agissait pas non plus d'un pur quiétisme, d'un abandon passif et sans affects à une doctrine sans chair et sans histoire. [8] Cette formule naissait plutôt de la contemplation de la vie même du Fils incarné. Le 26 décembre le Saint s'adressait ainsi aux Sœurs au cœur du mystère de Noël : « Voyez-vous l'Enfant Jésus dans la crèche ? Il reçoit tous les ravages du temps, le froid et tout ce que le Père permet qu'il lui arrive. Il ne refuse pas les petites consolations que sa mère lui donne, et il n'est pas écrit qu'il tende jamais les mains pour avoir le sein de sa Mère, mais il laisse tout à ses soins et à sa prévoyance ; ainsi nous ne devons rien désirer ni refuser, supportant tout ce que Dieu nous envoie, le froid et les ravages du temps ». [9] Son attention à reconnaître comme indispensable le soin de tout ce qui est humain est émouvante. À l'école de l'Incarnation, il avait appris à lire l'histoire et à l'habiter avec confiance.

Le critère de l'amour

Par expérience, il avait reconnu que le désir est la racine de toute vraie vie spirituelle et, en même temps, le lieu de sa contrefaçon. C'est pourquoi, en recueillant largement la tradition spirituelle qui l'avait précédé, il avait compris l'importance de mettre constamment le désir à l'épreuve par un continuel exercice de discernement. Il avait retrouvé dans l'amour le critère ultime de son

évaluation. Toujours lors de son dernier séjour à Lyon, en la fête de saint Étienne, deux jours avant sa mort, il avait déclaré : « C'est l'amour qui donne la perfection à nos œuvres. Je vous dis bien plus : voilà une personne qui souffre le martyre pour Dieu avec une once d'amour, elle mérite beaucoup, on ne saurait donner davantage que sa vie ; mais une autre personne qui ne souffrira qu'une chiquenaude avec deux onces d'amour aura beaucoup plus de mérite, parce que c'est la charité et l'amour qui donne le prix à nos œuvres ». [10]

De manière concrète et surprenante, il avait poursuivi en illustrant la relation difficile entre contemplation et action : « Vous savez ou devriez savoir que la contemplation est en soi meilleure que l'action et la vie active ; mais si dans la vie active on trouve une plus grande union [avec Dieu], alors elle est meilleure. Si une sœur, qui est dans la cuisine et maintient la casserole sur le feu, a plus d'amour et de charité qu'une autre, le feu matériel ne la retiendra pas, mais l'aidera à être plus agréable à Dieu. Il arrive assez souvent que l'on soit uni à Dieu dans l'action comme dans la solitude ; en fin de compte, j'en reviens toujours à la question de savoir où l'on trouve le plus d'amour ». [11] C'est la vraie question qui surpase toute rigidité inutile ou repli sur soi : se demander à chaque instant, pour chaque choix, dans chaque circonstance de la vie, où se trouve le plus grand amour. Ce n'est pas un hasard si saint François de Sales a été appelé par saint Jean-Paul II « le Docteur de l'amour divin », [12] non seulement parce qu'il en a écrit un puissant *Traité*, mais surtout parce qu'il en a été témoin. Par ailleurs, ses écrits ne peuvent pas être considérés comme une théorie rédigée sur le papier, loin des préoccupations de l'homme ordinaire, car son enseignement est né d'une observation attentive de l'expérience. Il n'a fait que transformer en doctrine ce qu'il vivait et déchiffrait avec acuité, éclairé par l'Esprit, dans son action pastorale singulière et novatrice. Une synthèse de sa manière de procéder se retrouve dans la préface de ce même *Traité sur l'amour de Dieu* : « Tout est à l'amour, pour l'amour et d'amour en la sainte Église ». [13]

Les années de formation initiale : l'aventure de la connaissance de soi en Dieu

Il est né le 21 août 1567, au château de Sales, près de Thorens, de François de Nouvelles, seigneur de Boissy, et de Françoise de Sionnaz. « Ayant vécu à cheval entre deux siècles, le XVI e et le XVII e, il rassemblait en lui le meilleur des enseignements et des conquêtes culturelles du siècle qui s'achevait, réconciliant l'héritage de l'humanisme et la tension vers l'absolu propre aux courants mystiques ». [14]

Après sa formation culturelle initiale, au collège de La Roche-sur-Foron pour commencer puis à Annecy, il vint à Paris, au tout nouveau collège jésuite de Clermont. Dans la capitale du Royaume de France, dévastée par les guerres de religion, il vécut deux crises intérieures consécutives qui marqueront sa vie de manière indélébile. Cette prière ardente faite dans l'église Saint-Etienne-des-Grès, devant la Vierge noire de Paris, allumera dans son cœur, au milieu des ténèbres, une flamme qui restera vivante en lui pour toujours, comme une clé de compréhension de ses propres expériences et de celles des autres. « Quoi qu'il advienne, Seigneur, toi qui détiens tout entre tes

mains, et dont les voies sont justice et vérité […] je t'aimerai Seigneur […] j'aimerai ici, ô mon Dieu, et j'espérerai toujours en ta miséricorde, et je répéterai toujours tes louanges […] O Seigneur Jésus, tu seras toujours mon espérance et mon salut dans la terre des vivants ». [15]

C'est ainsi qu'il le nota dans son carnet, en retrouvant la paix. Et cette expérience, avec ses inquiétudes et ses questions, restera toujours éclairante pour lui et lui donnera une façon unique d'accéder au mystère de la relation entre Dieu et l'homme. Elle l'aidera à écouter la vie des autres et à reconnaître, avec un fin discernement, l'attitude intérieure qui unit la pensée au sentiment, la raison à l'affection, et qu'il dénommera le "Dieu du cœur humain". De cette manière, François n'a pas couru le risque de faire de son expérience personnelle une valeur théorique, en l'absolutisant, mais il a appris une chose extraordinaire, fruit de la grâce : lire en Dieu sa propre expérience et celle des autres.

Bien qu'il n'ait jamais prétendu élaborer un véritable système théologique, sa réflexion sur la vie spirituelle a une éminente valeur théologique. Apparaissent chez lui les caractéristiques essentielles de l'exercice de la théologie dont deux dimensions constitutives ne doivent jamais être oubliées. La première est la vie spirituelle, précisément, car c'est dans la prière humble et persévérante, dans l'ouverture à l'Esprit Saint que l'on peut chercher à comprendre et à exprimer le Verbe de Dieu. On devient théologien dans le creuset de la prière. La deuxième dimension est la vie ecclésiale : sentir dans l'Église et avec l'Église. La théologie a souffert également de la culture individualiste, mais le théologien chrétien élabore sa pensée en étant immergé dans la communauté, en y rompant le pain de la Parole. [16] La réflexion de François de Sales, en marge des disputes d'écoles de son temps, tout en les respectant, découle précisément de ces deux traits constitutifs.

La découverte d'un monde nouveau

Une fois terminées ses humanités, il poursuivit des études de droit à l'Université de Padoue. Rentré à Annecy, il décida de l'orientation de sa vie, malgré les résistances paternelles. Ordonné prêtre le 18 décembre 1593, il fut, dans les premiers jours de septembre de l'année suivante, appelé par l'évêque, Mgr Claude de Granier, à la difficile mission du Chablais. C'était un territoire du diocèse d'Annecy, de confession calviniste, qui, dans le dédale complexe des guerres et des traités de paix, était de nouveau passé sous le contrôle du duché de Savoie. Ce furent des années intenses et dramatiques. Il y découvrit ses talents de médiateur et d'homme de dialogue, mais aussi certaines intransigeances rigides qui lui donneront plus tard matière à réflexion. Il se montra aussi l'inventeur de pratiques pastorales originales et audacieuses, comme les fameuses "feuilles volantes", placardées un peu partout et même glissées sous les portes des maisons.

En 1602, il retourna à Paris pour une délicate mission diplomatique au nom du même Mgr de Granier et selon les indications précises du Siège apostolique, à la suite d'une énième évolution du cadre politique et religieux du diocèse de Genève. Malgré les bonnes dispositions du Roi de

France, la mission échoua. Il écrivit lui-même au Pape Clément VIII : « Après neuf mois entiers, j'ai été contraint de m'en retourner sans avoir presque rien fait ». [17] Pourtant, cette mission se révéla être pour lui et pour l'Église d'une richesse inattendue sur le plan humain, culturel et religieux. Pendant le temps libre accordé par les négociations diplomatiques, François prêcha en présence du Roi et de la cour de France, noua d'importantes relations et, surtout, s'immergea totalement dans le prodigieux printemps spirituel et culturel de la moderne capitale du royaume.

Là, tout avait changé ou était en train de changer. Lui-même se laissa toucher et interroger par les grands problèmes du monde et la nouvelle façon de les considérer, par la surprenante demande de spiritualité qui était née et les questions inédites qu'elle posait. En bref, il prit conscience d'un véritable "changement d'époque" auquel il convenait de répondre par des formes anciennes et nouvelles de langage. Ce n'était certes pas la première fois qu'il rencontrait des chrétiens fervents, mais il s'agissait de quelque chose de différent. Ce n'était plus le Paris ravagé par les guerres de religion qu'il avait vu dans ses années de formation, ni la lutte acharnée soutenue dans les territoires du Chablais. C'était une réalité inattendue : une foule « de saints, de vrais saints, nombreux et partout ». [18] C'étaient des hommes et des femmes de culture, des professeurs de Sorbonne, des représentants des institutions, des princes et princesses, des serviteurs et des servantes, des religieux et religieuses. Un monde si diversement assoiffé de Dieu.

Rencontrer ces personnes et connaître leurs questions fut l'une des circonstances providentielles les plus importantes de sa vie. Des jours apparemment inutiles et creux se transformèrent ainsi en une école incomparable, pour lire, sans jamais les édulcorer, les humeurs de son temps. En lui, l'habile et inlassable polémiste se transformait, par grâce, en un fin interprète de son époque et un extraordinaire directeur d'âmes. Son action pastorale, ses grandes œuvres (l'Introduction à la vie dévote et le Traité de l'amour de Dieu), les milliers de lettres d'amitié spirituelle qui seront envoyées, à l'intérieur comme à l'extérieur des murs des couvents et des monastères, aux religieux et aux moniales, aux hommes et aux femmes de la cour comme aux gens ordinaires, la rencontre avec Jeanne Françoise de Chantal et la fondation même de la Visitation en 1610, seraient incompréhensibles sans ce retournement intérieur. L'Évangile et la culture formaient alors une féconde synthèse d'où découlait l'intuition d'une méthode juste et originale, arrivée à maturité et prête à porter un fruit durable et plein de promesses.

Dans l'une des toutes premières lettres de direction et d'amitié spirituelle, envoyée à l'une des communautés visitées à Paris, François de Sales parle, bien qu'en toute humilité, de "sa méthode" qui se différencie des autres, en vue d'une vraie réforme. Une méthode qui renonce à la sévérité et qui compte pleinement sur la dignité et la capacité d'une âme pieuse, malgré ses faiblesses : « Je me doute encore qu'il y ait un autre empêchement à votre réformation : c'est qu'à l'aventure, ceux qui vous l'ont proposée ont manié la plaie un peu âprement […] Je loue leur méthode, bien que ce ne soit pas la mienne, surtout à l'endroit des esprits nobles et bien éduqués comme sont les vôtres ; je crois qu'il est mieux de leur montrer simplement le mal, et leur mettre le fer en main afin qu'ils fassent eux-mêmes l'incision. Néanmoins, ne vous laissez pas pour cela de vous

réformer ». [19] Dans ces phrases transparaît ce regard qui a rendu célèbre l'optimisme salésien et qui a laissé son empreinte durable dans l'histoire de la spiritualité permettant des floraisons successives, comme dans le cas de don Bosco deux siècles plus tard.

Rentré à Annecy, il fut ordonné évêque le 8 décembre de la même année 1602. L'influence de son ministère épiscopal sur l'Europe de l'époque et des siècles suivants apparaît immense. « C'est un apôtre, un prédicateur, un homme d'action et de prière ; engagé dans la réalisation des idéaux du Concile de Trente ; participant à la controverse et au dialogue avec les protestants, faisant toujours plus l'expérience, au-delà de la confrontation théologique nécessaire, de l'importance de la relation personnelle et de la charité ; chargé de missions diplomatiques au niveau européen, et de fonctions sociales de médiation et de réconciliation ». [20] Il est surtout un interprète privilégié d'un changement d'époque et le guide des âmes en un temps qui, d'une manière nouvelle, a soif de Dieu.

La charité fait tout pour ses enfants

Entre 1620 et 1621, François, désormais proche de la fin de sa vie, adressait à un prêtre de son diocèse des mots qui éclairent sa vision de l'époque. Il l'encourageait à suivre son désir de se consacrer à la rédaction de textes originaux, capables de prendre en compte les nouvelles interrogations, en ayant conscience de leur nécessité. « Je dois vous dire que la connaissance que je prends tous les jours des humeurs du monde me fait souhaiter passionnément que la divine Bonté inspire quelques-uns de ses serviteurs d'écrire au goût de ce pauvre monde ». [21] La raison de cet encouragement, il la trouvait dans sa vision du temps : « Le monde devient si délicat, que désormais on ne l'osera toucher qu'avec des gants musqués, ni panser ses plaies qu'avec des emplâtres de civette ; mais qu'importe, pourvu que les hommes soient guéris et qu'en fin ils soient sauvés ? Notre reine, la charité, fait tout pour ses enfants ». [22] Ce n'était pas gagné d'avance, encore moins une reddition définitive face à la défaite. C'était plutôt l'intuition d'un changement en acte et de l'exigence, toute évangélique, de comprendre comment pouvoir l'habiter.

Il avait d'ailleurs mûri la même conscience et l'avait exprimée dans la Préface du *Traité de l'amour de Dieu* : « J'ai eu en considération la condition des esprits de ce siècle, et je le devais : il importe beaucoup de regarder en quel âge on écrit ». [23] En demandant ensuite la bienveillance du lecteur, il affirmait : « Si tu trouves le style un […] peu différent de celui dont j'ai usé écrivant à Philothée, et tous deux grandement divers de celui que j'ai employé en la *Défense de la Croix*, sache qu'en dix-neuf ans, on apprend et désapprend beaucoup de choses ; que le langage de la guerre est autre que celui de la paix, et que l'on parle d'une façon aux jeunes apprentis, et d'une autre sorte aux vieux compagnons ». [24] Mais, face à ce changement, par où commencer ? Par l'histoire même de Dieu avec l'homme. D'où le dernier objectif de son *Traité* : « Certes, j'ai seulement pensé à représenter simplement et naïvement, sans art et encore plus sans fard, l'histoire de la naissance, du progrès, de la décadence des opérations, propriétés, avantages et

excellences de l'amour divin ». [25]

Les questions d'un passage d'époque

Àl'occasion du quatrième centenaire de sa mort, je me suis interrogé sur l'héritage de saint François de Sales pour notre époque, et j'ai trouvé éclairantes sa souplesse et sa capacité de vision. Par un don de Dieu d'une part, par sa nature personnelle d'autre part, et aussi par sa solide expérience, il avait eu la nette perception d'un changement d'époque. Lui-même n'aurait jamais imaginé y reconnaître une telle opportunité pour l'annonce de l'Évangile. La Parole qu'il avait aimée depuis sa jeunesse était capable de faire son chemin, ouvrant des horizons nouveaux et imprévisibles, dans un monde en transition rapide.

C'est ce qui nous attend aussi comme tâche essentielle pour le changement d'époque que nous vivons : une Église non autoréférentielle, libre de toute mondanité mais capable d'habiter le monde, de partager la vie des personnes, de marcher ensemble, d'écouter et d'accueillir. [26] C'est ce que François de Sales a accompli en déchiffrant son époque, avec l'aide de la grâce. C'est pourquoi il nous invite à sortir d'une préoccupation excessive de nous-mêmes, des structures, de l'image que nous donnons dans la société et à nous demander plutôt quels sont les besoins concrets et les attentes spirituelles de notre peuple. [27] Il est donc important, aujourd'hui encore, de relire certains de ses choix cruciaux, pour habiter le changement avec une sagesse évangélique.

La brise et les ailes

Le premier de ces choix a été de relire et de proposer de nouveau, à chacun dans sa condition particulière, la relation heureuse entre Dieu et l'être humain. Au fond, la raison ultime et le but concret du *Traité* est précisément de montrer aux contemporains l'attraction de l'amour de Dieu. « Quels sont – se demande-t-il – les cordages ordinaires par lesquels la divine Providence a accoutumé de tirer nos cœurs à son amour ? ». [28] Prenant de manière suggestive comme point de départ le texte d'Osée 11, 4, [29] il définit ces moyens ordinaires comme des « liens d'humanité ou de charité et d'amitié ». « Sans doute – écrit-il – [que] nous ne sommes pas tirés à Dieu par des liens de fer, comme les taureaux et les buffles, mais par manière d'allèchements, d'attraits délicieux et de saintes inspirations, qui sont en somme les *liens d'Adam et d'humanité* ; c'est-à-dire proportionnés et convenables au cœur humain, auquel la liberté est naturelle ». [30] C'est par ces liens que Dieu a tiré son peuple de l'esclavage, en lui apprenant à marcher, en le tenant par la main, comme le fait un papa ou une maman avec son enfant. Aucune imposition extérieure, donc, aucune force despotique et arbitraire, aucune violence. Plutôt, la forme persuasive d'une invitation qui laisse intacte la liberté de l'homme. « La grâce – poursuit-il en pensant certainement à tant d'histoires de vie rencontrées – a des forces, non pour forcer, mais pour allécher le cœur ; elle a une sainte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse notre liberté ; elle agit fortement, mais si suavement que notre volonté ne demeure point accablée

sous une si puissante action ; elle nous presse, mais elle n'oppresse pas notre franchise : si bien que nous pouvons, emmi ses forces, consentir ou résister à ses mouvements selon qu'il nous plaît ». [31]

Peu avant, il avait illustré cette relation avec l'exemple curieux de l'« apode » : « Il y a certains oiseaux, Théotime, qu'Aristote nomme "apodes", parce qu'ayant les jambes extrêmement courtes, et les pieds sans force, ils ne s'en servent non plus que s'ils n'en avaient point : que si une fois ils prennent terre, ils y demeurent pris, sans que jamais d'eux-mêmes ils puissent reprendre le vol, d'autant que n'ayant nul usage des jambes ni des pieds, ils n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air ; et partant, ils demeurent là croupissants et y meurent, sinon que quelque vent propice à leur impuissance, jetant ses bouffées sur la face de la terre, les vienne saisir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses ; car alors, si employant leurs ailes ils correspondent à cet élan et premier essor que le vent leur donne, le même vent continue aussi son secours envers eux, les poussant de plus en plus au vol ». [32] L'homme est ainsi : fait par Dieu pour voler et déployer toutes ses potentialités dans l'appel à l'amour, il risque de devenir incapable de décoller quand il tombe à terre et n'accepte pas de rouvrir les ailes au souffle de l'Esprit.

Voilà donc la « forme » par laquelle la grâce de Dieu se donne aux hommes : celle des liens précieux et si humains d'Adam. La force de Dieu ne cesse jamais d'être absolument capable de faire prendre son envol et, néanmoins, sa douceur fait en sorte que la liberté d'y consentir n'est ni violée ni inutile. Il revient à l'homme de se lever ou de ne pas se lever. Bien que la grâce l'ait touché au réveil, sans lui, elle ne veut pas que l'homme se lève sans y consentir. Ainsi tire-t-il sa réflexion finale : « Théotime, les inspirations nous préviennent, et avant que nous y ayons pensé elles se font sentir, mais après que nous les ayons senties, c'est à nous d'y consentir pour les seconder et suivre leurs attraits, ou de le dissentir et les repousser : elles se font sentir à nous, sans nous, mais elles ne nous font pas consentir sans nous ». [33] Par conséquent, dans la relation avec Dieu, il s'agit toujours d'une expérience de gratuité qui témoigne de la profondeur de l'amour du Père.

Cependant, cette grâce ne rend jamais l'homme passif. Elle nous fait comprendre que nous sommes radicalement précédés par l'amour de Dieu, et que son premier don consiste précisément à se recevoir de son amour. Chacun, cependant, a le devoir de coopérer à sa propre réalisation, en déployant avec confiance ses ailes au souffle de Dieu. Nous voyons ici un aspect important de notre vocation humaine : « Le devoir que Dieu confie à Adam et Eve dans le récit de la Genèse est d'être féconds. L'humanité s'est vue confier la tâche de changer, de construire et de dominer la création, une tâche positive qui consiste à créer à partir d'elle et avec elle. L'avenir ne dépend donc pas d'un mécanisme invisible dont les êtres humains sont des spectateurs passifs. Non, nous sommes des protagonistes, nous sommes – en forçant le mot – *co-créateurs* ». [34] C'est ce que François de Sales a bien compris et a essayé de transmettre dans son ministère de guide spirituel.

La vraie dévotion

Un deuxième grand choix crucial a été celui d'aborder la question de la dévotion. Comme de nos jours, là encore, la nouvelle époque avait soulevé un bon nombre d'interrogations. En particulier, deux aspects demandent à être, aujourd'hui encore, compris et relancés. Le premier concerne l'idée même de dévotion, le second, son caractère universel et populaire. Indiquer ce que l'on entend par dévotion, c'est le premier point qui est abordé au début de *Philothée* : « Il faut avant toutes choses que vous sachiez ce qu'est la vertu de dévotion ; car, d'autant qu'il n'y en a qu'une vraie, et qu'il y en a une grande quantité de fausses et vaines, si vous ne connaissiez quelle est la vraie, vous pourriez vous tromper et vous amuser à suivre quelque dévotion impertinente et superstitieuse ». [35]

La description de la fausse dévotion par François de Sales est savoureuse et toujours actuelle et il n'est pas difficile pour nous de nous y retrouver, non sans une touche efficace de sain humour : « Celui qui est adonné au jeûne se tiendra pour bien dévot pourvu qu'il jeûne, quoi que son cœur soit plein de rancune ; et n'osant point tremper sa langue dans le vin ni même dans l'eau, par sobriété, ne se feindra point de la plonger dedans le sang du prochain par la médisance et calomnie. Un autre s'estimera dévot parce qu'il dit une grande multitude d'oraisons tous les jours, quoi qu'après cela sa langue se fonde toute en paroles fâcheuses, arrogantes et injurieuses parmi ses domestiques et voisins. L'autre tire fort volontiers l'aumône de sa bourse pour la donner aux pauvres, mais il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner à ses ennemis ; l'autre pardonnera à ses ennemis, mais de tenir raison à ses créanciers, jamais qu'à vive force de justice ». [36] Ce sont des vices et des efforts de tous les temps, même d'aujourd'hui, pour lesquels le Saint conclut : « Tous ces gens-là sont vulgairement tenus pour dévots, et ne le sont pourtant nullement ». [37]

La nouveauté et la vérité de la dévotion se trouvent ailleurs, profondément enracinées dans la vie divine en nous. De cette manière « la vraie et vivante dévotion […] présuppose l'amour de Dieu, ainsi elle n'est autre chose qu'un vrai amour de Dieu, mais non pas toutefois un amour tel quel ». [38] Dans son imagination fervente, elle n'est « autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément ». [39] Ainsi, elle n'est pas placée à côté de la charité, mais en est une manifestation et, en même temps, y conduit. C'est comme une flamme par rapport au feu : elle ravive son intensité, sans en changer la qualité. « Enfin, la charité et la dévotion ne sont non plus différentes l'une de l'autre que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité étant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée elle s'appelle dévotion : si que la dévotion n'ajoute rien au feu de la charité, sinon la flamme qui rend la charité prompte, active et diligente, non seulement à l'observation des commandements de Dieu, mais à l'exercice des conseils et inspirations célestes ». [40] Une dévotion ainsi comprise n'a rien d'abstrait. Elle est plutôt un style de vie, une façon d'être dans le concret de l'existence quotidienne. Elle rassemble et donne un sens aux petites choses de tous les jours, la nourriture et les vêtements, le travail et les loisirs, l'amour et la

fécondité, l'attention aux obligations professionnelles. Bref, elle éclaire la vocation de chacun.

On devine ici la racine populaire de la dévotion, affirmée dès les premières paroles de *Philothée* : « Ceux qui ont traité de la dévotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de dévotion qui conduit à cette entière retraite. Mon intention est d'instruire ceux qui vivent en villes, en ménages, dans la cour, et qui par leur condition sont obligés de faire une vie commune ». [41] C'est pourquoi celui qui pense reléguer la dévotion à quelque domaine protégé et réservé se trompe lourdement. Au contraire, elle appartient à tous et est pour tous, où que nous soyons, et chacun peut la pratiquer selon sa vocation. Comme l'écrivait saint Paul VI à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de François de Sales, « la sainteté n'est pas l'apanage de l'une ou de l'autre classe ; mais l'invitation pressante est adressée à tous les chrétiens : "Mon ami, monte plus haut" (*Lc* 14, 10) ; tous sont liés par l'obligation de gravir la montagne de Dieu, même si tous ne suivent pas le même chemin. "La dévotion doit être exercée différemment par le gentilhomme, l'artisan, le servant, le prince, la veuve, la jeune femme, la mariée. Plus encore, la pratique de la dévotion doit être adaptée aux forces, aux affaires et aux devoirs de chacun" ». [42] Traverser la cité terrestre en préservant l'intériorité, allier le désir de perfection à chaque état de vie, en retrouvant un centre qui ne se sépare pas du monde mais apprend à l'habiter, à l'apprécier, en apprenant aussi à prendre ses distances. Telle était son intention, et cela continue d'être une leçon précieuse pour chaque homme et chaque femme de notre temps.

C'est le thème conciliaire de la vocation universelle à la sainteté : « Pourvus de moyens salutaires d'une telle abondance et d'une telle grandeur, tous ceux qui croient au Christ, quels que soient leur condition et leur état de vie, sont appelés par Dieu, chacun dans sa route, à une sainteté dont la perfection est celle même du Père ». [43] "Chacun dans sa route". « Il ne faut donc pas se décourager quand on contemple des modèles de sainteté qui semblent inaccessibles ». [44] La Mère Église nous les propose non pas pour que nous cherchions à les imiter, mais pour qu'ils nous poussent à marcher sur le chemin unique et spécifique que le Seigneur a pensé pour nous. « Ce qui compte, c'est que chaque croyant discerne son chemin et fasse ressortir le meilleur de lui-même, ce que Dieu a placé en lui de manière si personnelle (cf. 1 *Co* 12, 7) ». [45]

L'extase de la vie

Tout cela a conduit le saint évêque à considérer la vie chrétienne dans son ensemble comme « l'extase de l'œuvre et de la vie ». [46] Celle-ci ne doit cependant pas être confondue avec une fuite facile ou un retrait dans l'intimité, et encore moins avec une obéissance triste et grise. Nous savons que ce danger est toujours présent dans la vie de foi. En effet, « il y a des chrétiens qui semblent avoir un air de Carême sans Pâques. [...] Je comprends les personnes qui deviennent tristes à cause des graves difficultés qu'elles doivent supporter, cependant peu à peu, il faut permettre à la joie de la foi de commencer à s'éveiller, comme une confiance secrète mais ferme, même au milieu des pires soucis ». [47]

Permettre à la joie de s'éveiller est précisément ce que François de Sales exprime en décrivant « l'extase de l'œuvre et de la vie ». Grâce à elle, « nous vivons non seulement une vie civile, honnête et chrétienne, mais une vie surhumaine, spirituelle, dévote et extatique, c'est-à-dire une vie qui est de toute façon en dehors et au-dessus de notre condition naturelle ». [48] Nous nous trouvons ici dans les pages centrales et les plus lumineuses du *Traité*. L'extase est l'heureuse surabondance de la vie chrétienne, élevée bien au-dessus de la médiocrité de la simple observance : « *Ne point dérober, ne point mentir, ne point commettre de luxure, prier Dieu, ne point jurer en vain, aimer et honorer son père, ne point tuer, c'est vivre selon la raison naturelle de l'homme. Mais quitter tous nos biens, aimer la pauvreté, l'appeler et tenir en qualité de très délicieuse maîtresse ; tenir les opprobres, mépris, abjections, persécutions, martyres, pour des félicités et béatitudes; se contenir dans les termes d'une absolue chasteté, et enfin vivre parmi le monde et en cette vie mortelle contre toutes les opinions et maximes du monde, et contre le courant du fleuve de cette vie par des ordinaires résignations, renoncements et abnégations de nous-mêmes, ce n'est pas vivre humainement, mais surhumainement; ce n'est pas vivre en nous, mais hors de nous et au-dessus de nous. Et parce que nul ne peut sortir en cette façon au-dessus de soi-même, si le Père éternel ne le tire, partant cette sorte de vie doit être un ravissement continuel et* une extase perpétuelle d'action et d'opération ». [49]

C'est une vie qui a retrouvé les sources de la joie, contre toute aridité, contre la tentation du repli sur soi. En effet, « le grand risque du monde d'aujourd'hui, avec son offre de consommation multiple et écrasante, est une tristesse individualiste qui vient du cœur bien installé et avare, de la recherche malade de plaisirs superficiels, de la conscience isolée. Quand la vie intérieure se ferme sur ses propres intérêts, il n'y a plus de place pour les autres, les pauvres n'entrent plus, on n'écoute plus la voix de Dieu, on ne jouit plus de la douce joie de son amour, l'enthousiasme de faire le bien ne palpite plus. Même les croyants courent ce risque, certain et permanent. Beaucoup y succombent et se transforment en personnes vexées, mécontentes, sans vie ». [50]

Àla description de « l'extase de l'œuvre et de la vie », saint François ajoute, enfin, deux précisions importantes, également pour notre temps. La première concerne un critère efficace pour discerner la vérité de ce mode de vie. La seconde concerne la source profonde de celui-ci. En ce qui concerne le critère de discernement, il précise que, si cette extase implique une véritable sortie de soi, elle ne signifie pas pour autant un abandon de la vie. Il est important de ne jamais l'oublier, pour éviter de dangereuses déviations. En d'autres termes, celui qui prétend s'élever vers Dieu, mais ne vit pas la charité envers son prochain, se trompe lui-même et trompe les autres.

Nous retrouvons ici le même critère qu'il appliquait à la qualité de la vraie dévotion. « Quand on voit une personne qui en l'oraison a des ravissements par lesquels elle sort et monte au-dessus de soi-même en Dieu, et néanmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est-à-dire ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu, [...] surtout par une continuelle charité, croyez, Théotime, que tous ses ravissements sont grandement douteux et périlleux ». Sa conclusion est très efficace : « Être au-dessus de soi-même en l'oraison et au-dessous de soi en la vie et opération, être angélique en la

méditation et bestial en la conversation […] est une vraie marque que tels ravissements et telles extases ne sont que des amusements et des tromperies du malin esprit ». [51] C'est, en substance, ce que Paul rappelait déjà aux Corinthiens dans l'hymne à la charité : « J'aurais beau avoir toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien » (1 *Co* 13, 2-3).

Pour saint François de Sales, donc, la vie chrétienne n'est jamais sans extase et, cependant, l'extase n'est pas authentique sans la vie. En effet, la vie sans extase risque d'être réduite à une obéissance opaque, à un Évangile qui a oublié sa joie. Par contre, l'extase sans la vie s'expose facilement à l'illusion et à la tromperie du malin. Les grandes polarités de la vie chrétienne ne peuvent être résolues l'une dans l'autre. Au contraire, l'une maintient l'autre dans son authenticité. Ainsi, la vérité ne va pas sans la justice, la complaisance sans la responsabilité, la spontanéité sans la loi, et vice versa.

Quant à la source profonde de cette extase, il la relie judicieusement à l'amour manifesté par le Fils incarné. S'il est vrai, d'une part, que « l'amour est le premier acte et principe de notre vie dévote ou spirituelle, par lequel nous vivons, sentons et nous émouvons » et, d'autre part, que « notre vie spirituelle est telle que sont nos mouvements affectifs », il est clair qu' « un cœur qui n'a point de mouvement et d'affection, n'a point d'amour », de même qu' « un cœur qui a de l'amour n'est point sans mouvement affectif ». [52] Mais la source de cet amour qui attire le cœur est la vie de Jésus-Christ : « Rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour », et le point culminant de cette pression est le fait que « Jésus-Christ est mort pour nous, il nous a donné la vie par sa mort ; nous ne vivons que parce qu'il est mort, il est mort pour nous, à nous et en nous ». [53]

Cette indication est émouvante, parce qu'elle révèle non seulement une vision éclairée et non évidente du rapport entre Dieu et l'homme, mais aussi le lien affectif étroit qui liait le saint évêque au Seigneur Jésus. La vérité de l'extase de la vie et de l'action n'est pas n'importe laquelle, mais c'est celle qui apparaît sous la forme de la charité du Christ, qui culmine sur la croix. Cet amour n'annule pas l'existence, mais la fait briller d'une qualité extraordinaire.

C'est pour cette raison que saint François de Sales utilise une très belle image pour décrire le Calvaire comme « le mont des amants ». [54] Là, et seulement là, on comprend qu' « on ne peut avoir la vie sans l'amour, ni l'amour sans la mort du Rédempteur. Mais hors de là, tout est ou mort éternelle ou amour éternel, et toute la sagesse chrétienne consiste à bien choisir ». [55] Ainsi, il peut clore son *Traité* en renvoyant à la conclusion d'un discours de saint Augustin sur la charité : « Qu'y a-t-il de plus fidèle que la charité ? Fidèle non pas à l'éphémère mais à l'éternel. Elle supporte tout dans la vie présente, pour la raison qu'elle croit tout sur la vie future : elle supporte tout ce qui nous est donné à supporter ici, parce qu'elle espère tout ce qui lui est promis là-bas. A juste titre, elle n'a jamais de fin. Pratiquez donc la charité et portez, en la méditant saintement, les

fruits de la justice. Et si vous trouvez d'autres choses à sa louange que je ne vous ai pas dites maintenant, que cela se voie dans votre manière de vivre ». [56]

Voilà ce qui ressort de la vie du saint évêque d'Annecy, et qui est livré, une fois encore, à chacun de nous. Que le quatrième Centenaire de sa naissance au Ciel nous aide à en faire une mémoire pieuse et que, par son intercession, le Seigneur déverse les dons de l'Esprit en abondance sur le chemin du peuple fidèle de Dieu.

Rome, Saint-Jean-du-Latran, 28 décembre 2022

FRANÇOIS

---

[1] S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 336.

[2] Id., *Lettre 2103 :À Monsieur Sylvestre de Saluces de la Mente, Abbé d'Hautecombe* (3 nov. 1622), in *Œuvres de Saint François de Sales*, Tome XXVI, Annecy 1918, pp. 490-491.

[3] Id., *Lettre* DCCCXXVIII : *À une Dame* (19 déc. 1622), in *Œuvres Complètes de Saint François de Sales, Évêque et Prince de Genèv*e, Tome III, Paris 1861, p. 659.

[4] Id., *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 395.

[5] Id., *Entretiens spirituels*, Dernier entretien [21], in Œuvres, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 1319.

[6] Exhort. ap. *Gaudete et exsultate* (19 mars 2018), n. 49 : *AAS* 110 (2018), p. 1124.

[7] *Ibid*., n. 57 : *AAS* 110 (2018), p. 1127.

[8] Cf. *Ibid*., nn. 37-39 : *AAS* 110 (2018), p. 1121-1122.

[9] S. François de Sales, *Entretiens spirituels*, Dernier entretien [21], in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 1319.

[10] *Ibid.*, p. 1308.

[11] *Ibid.*

[12] *Lettre à l'Évêque d'Annecy (France) à l'occasion du 4ème Centenaire de l'Ordination épiscopale de saint François de Sales* (23 novembre 2002), n. 3 : *Enseignements de Jean-Paul II*, XXV/2 (2022), p. 767.

[13] S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 336.

[14] Benoît XVI, Catéchèse, 2 mars 2011 : Enseignements, VII/1 (2011), p. 270.

[15] S. François de Sales, *Fragments d'écrits intimes, 3 : Acte d'abandon héroïque,* in Œuvres de saint François de Sales, tome XXII (Opuscules, I), Annecy 1925, p. 41.

[16] Cf. Discours à la Commission Théologique Internationale, 29 novembre 2019 : L'Osservatore Romano, 30 novembre 2019, p. 8.

[17] S. François de Sales, *Lettre 165* : À Sa Sainteté Clément VIII (fin octobre 1602), in *Œuvres de saint François de Sales*, Tome XII (*Lettres*, II : 1599-1604), Annecy 1902, p. 128.

[18] H. Bremond, L'humanisme dévot : 1580-1660, in Histoire littéraire du sentiment religieux en France : depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours, Tome I, Jérôme Millon, Grenoble, 2006, p. 131.

[19] S. François de Sales, *Lettre* 168 *Aux religieuses du monastère des « Filles-Dieu »* (22 novembre 1602), in *Œuvres de Saint François de Sales*, Tome XII (*Lettres*, II : *1599-1604*), Annecy 1902, 105.

[20] Benoît XVI, Catéchèse, 2 mars 2011 : Enseignements, VII/1 (2011), p. 272.

[21] S. François de Sales, *Lettre 1869* : *À Monsieur Pierre Jay,* (1620 ou 1621), in *Œuvres de saint François de Sales,* Tome XX (*Lettres, X : 1621-1622*), Annecy 1918, p. 219.

[22] *Ibid.*

[23] Id., *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 339.

[24] *Ibid.*, p. 347

[25] *Ibid.*, pp. 338-339.

[26] Cf. *Discours aux évêques, prêtres, religieux et religieuses, séminaristes et catéchistes*, Bratislava, 13 septembre 2021 : *L'Osservatore Romano*, 13 septembre 2021, pp. 11-12.

[27] Cf. *Ibid*.

[28] S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 444.

[29] « Je les menais avec des attaches humaines [Vulg : *in funiculis Adam*], avec des liens d'amour ; j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue, je m'inclinais vers lui et le faisais manger ».

[30] S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 444.

[31] *Ibid.*, pp. 444-445.

[32] *Ibid.*, p. 434.

[33] *Ibid.*, p. 446.

[34] *Ritorniamo a sognare. La strada per un futuro migliore*, Conversazione con Austen Ivereigh, Piemme, Milano 2020, p. 8.

[35] S. François de Sales, *Philothée. Introduction à la vie dévote*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 31.

[36] *Ibid.*, pp. 31-32.

[37] *Ibid.*, p.32.

[38] *Ibid.*

[39] *Ibid.*

[40] *Ibid.*, p. 33.

[41] *Ibid.*, p 23.

[42] Lett. ap. *Sabaudiae gemma* à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de saint François de Sales Docteur de l'Eglise (29 janvier 1967) : *AAS* 59 (1967), p. 119.

[43] Conc. Œcum. Vat. II, Const. dogm. *Lumen gentium*, n. 11.

[44] Exhort. ap. *Gaudete et exsultate*, n. 11 : *AAS* 110 (2018), p. 1114.

[45] *Ibid*.

[46] S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 682.

[47] Exhort. ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 6 : *AAS* 105 (2013), pp. 1021-1022.

[48] S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, pp. 682-683.

[49] *Ibid*., p. 683.

[50] Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 2: *AAS* 105 (2013), pp. 1019-1020.

[51] S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, in *Œuvres*, éd. André Ravier, Gallimard, Paris 1969, p. 685.

[52] *Ibid*., p. 684.

[53] *Ibid*., pp. 687-688.

[54] *Ibid*., p. 971.

[55] *Ibid*.

[56] *Discours*, 350, 3 : PL 39, p. 1535.

Copyright © Dicastero per la Comunicazione - Libreria Editrice Vaticana